

Place des Héros raconte le suicide d'un professeur désespéré par l'Autriche brune. Ici, Catherine Ferran (centre), François Chattot et Claude Mathieu.

Bernhard en bonne «Place»



L'écrivain enragé entre à la Comédie-Française avec «Place des Héros», ultime pamphlet contre l'Autriche.

Place des Héros de Thomas Bernhard, mise en scène d'Arthur Nauzyciel. Comédie-Française (salle Richelieu), en alternance jusqu'au 7 avril. Rens.: 0825 10 16 80 et www.comedie-francaise.fr

«Le professeur est mort / Tu peux regarder en bas aussi longtemps que tu veux / Il ne revivra pas / Le suicide est toujours un coup de tête / La chemise a été déchirée, le costume non [...]» Dans l'appartement viennois du professeur Josef Schuster, qui s'est jeté par la fenêtre, madame

Zittel, la gouvernante, trie les vêtements du défunt. Dans la bouche de Christine Fersen qui interprète le rôle, chaque syllabe se détache. Pour la première fois, la langue de Thomas Bernhard (1) résonne à la Comédie-Française, et d'emblée Fersen trouve le ton. Il n'y a dans sa voix ni précipitation ni lenteur calculées, aucune fioriture, pas d'intention marquée. C'est la voix claire d'une lectrice à haute voix, de quelqu'un qui, pesant ses mots sans y réfléchir, leur donne tout leur poids.

«Je ne peux pratiquement pas dire un mot sans donner la mesure avec la pointe du pied», disait Thomas Bernhard. La première vertu de cette mise en scène de *Place des Héros* par Arthur Nauzyciel est de traiter le texte comme une partition, et de tenter de suivre à la lettre la musicalité de la phrase bernhardienne, avec sa ponctuation remplacée par des césures, son goût pour les répétitions de mots et les variations à partir d'un même motif. Le sens de la musique, c'est

d'ailleurs l'unique circonstance atténuante que l'auteur concède à l'Autriche, dans l'ultime réquisitoire que constitue *Place des Héros* (écrit quelques mois avant sa mort en février 1989): «*Les Autrichiens sont encore un peuple musical / mais un jour / Ils ne seront même plus un peuple musical.*»

Soliloque. Comédienne mélodique, Fersen donne donc la mesure tout au long d'un premier acte où, selon une structure familière aux pièces de Bernhard, elle soliloque de-

vant une comparse à peu près silencieuse (Isabelle Gardien/Herta, la bonne). Avant d'être relayée, aux deux actes suivants, par un autre imprécateur, tout aussi inoubliable. Depuis plus de vingt ans, François Chattot a promené sa haute silhouette dans des dizaines de spectacles, signés notamment Jean-Louis Hourdin, Matthias Langhoff ou Luc Bondy, et autant de films. Il rejoint cette année la troupe de la Comédie-Française pour interpréter, dans *Place des Héros*, le rôle de

Robert Schuster, le frère du suicidé.

Ce n'est pas tous les jours que la troupe s'enrichit d'un comédien de cette trempe. Chattot n'est pas du genre à se reposer sur les trucs du métier, il possède bien mieux: l'art de lester les mots. Sa voix ne séduit pas, ne berce pas, elle force l'écoute. Impossible, avec lui, de faire comme si l'on n'entendait pas. Même et surtout quand ce n'est pas très agréable.

Et Dieu sait que *Place des Héros* n'est pas de tout repos pour les spectateurs. Derrière le martèlement des mots (parfaitement repris, à la suite de Fersen et Chattot, par le reste de la troupe, notamment Catherine Ferran qui joue Anna, l'une des deux filles du disparu) résonnent les bruits de bottes.

Violence inouïe. Le professeur Schuster s'est suicidé le 15 mars 1988 en se jetant par la fenêtre de son appartement, sur la place des Héros, à l'endroit même où, cinquante ans plus tôt jour pour jour, Hitler se faisait acclamer par les Viennois. Cette même année 1938, qui fut aussi celle de l'exil forcé de Freud, le professeur Schuster, juif lui aussi, avait quitté l'Autriche pour l'Angleterre. Mais il a décidé de rentrer, en 1948. Et a passé les quarante dernières années de sa vie à regretter amèrement ce retour, ressassant une détestation de l'Autriche dont madame Zittel, puis son frère Robert se font l'écho. Il s'est tué quelques jours avant de repartir finir ses jours à Oxford. Dans *Place des Héros*, Thomas Bernhard enfonce une dernière fois le clou, avec une violence inouïe («*L'Etat un cloaque puant et mortel / L'Eglise une bassesse qui s'étend sur le monde entier [...]*»), et se concentre notamment sur l'antisémitisme qu'il prête à ses compatriotes: «*La haine du juif est la nature la plus pure / absolument authentique / de l'Autrichien [...]*». La création de la pièce à Vienne, en 1988, avait déclenché de retentissantes polémiques. Entre-temps, l'Autriche de Waldheim est devenue celle de Haider, et il est difficile de prétendre que la pièce a perdu de son actualité. Mais, comme toujours chez Bernhard, le discours dénonciateur est en lui-même aussi odieux que ce qu'il dénonce: détestation du monde, conservatisme, intolérance, aigreur; les mots du vieux juif pourraient presque sortir tels quels de la bouche du vieux nazi.

C'est là tout le paradoxe de Thomas Bernhard - son humour aussi, dont le spectacle ne rend que partiellement compte: on peut combattre le mal par le mal. ◆

RENÉ SOLIS

(1) Traduction de Claude Porcell aux éditions de l'Arche.